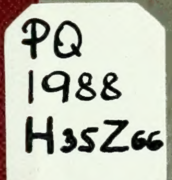
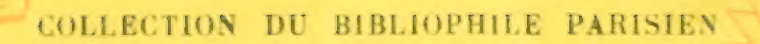


Josz, Virgile
Clavel d'Haurimonts





COLLECTION DU BIBLIOPHILE PARISIEN



Clavel d'Haurimonts

Un Ancêtre des Poètes Montmartrois

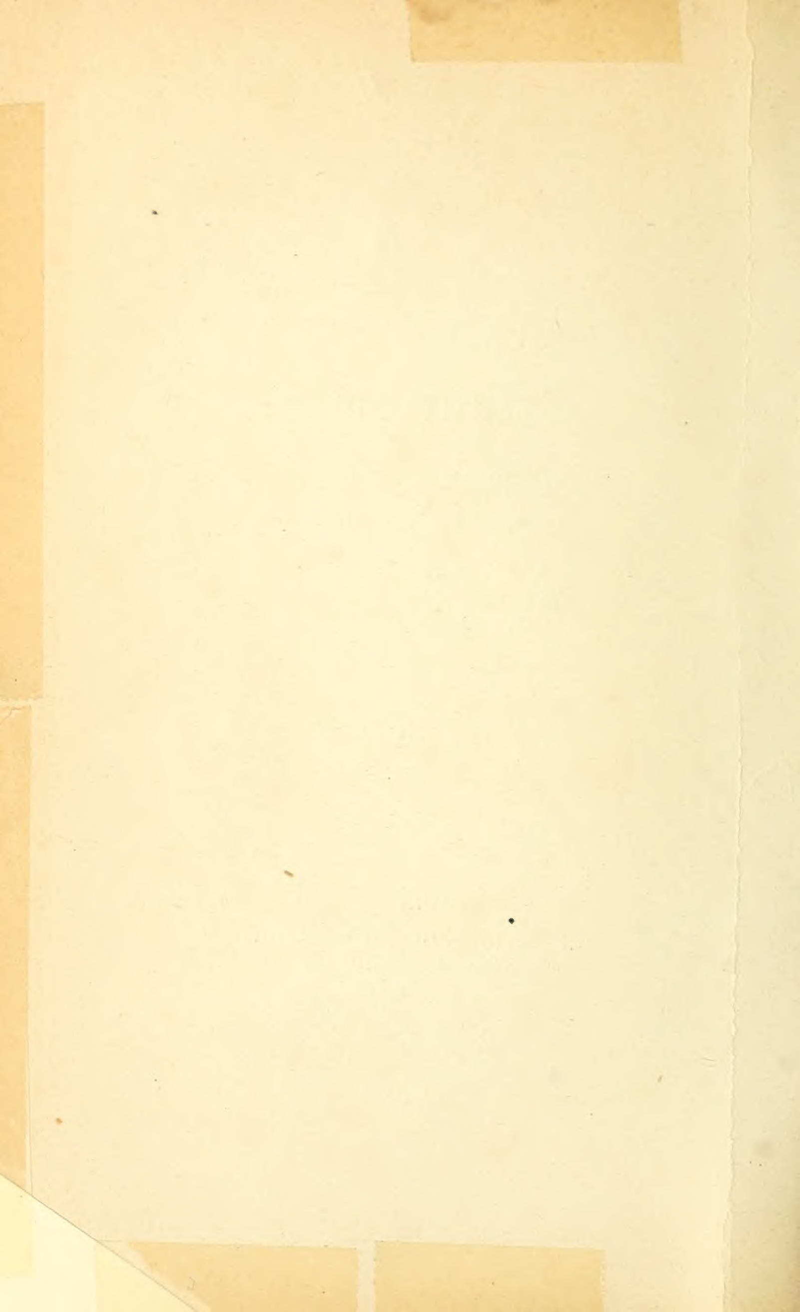
par

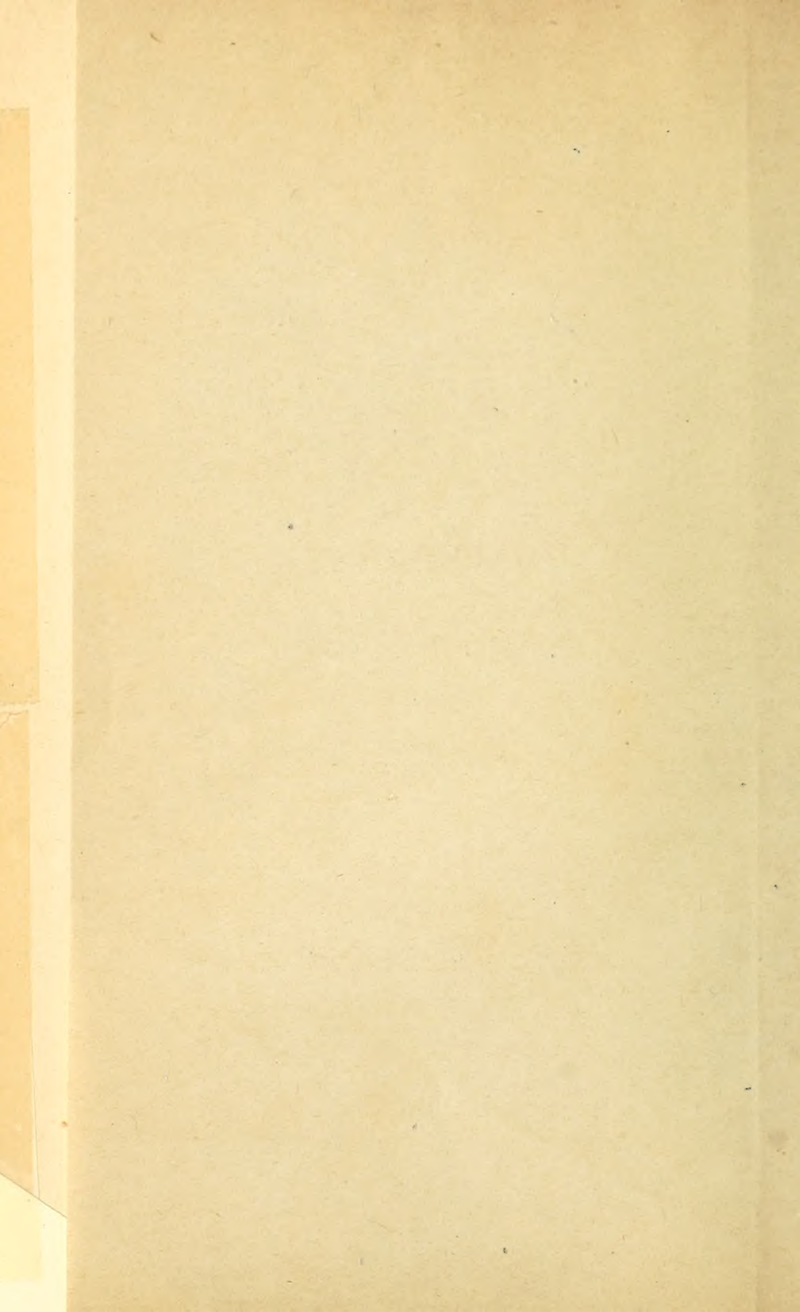
VIRGILE JOSZ

Avec un portrait inédit



PARIS
HENRI DARAGON, LIBRAIRE
10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10
—
1901





CLAVEL D'HAURIMONTS

Un Ancêtre des Poètes Montmartrois

Il a été tiré de cet ouvrage

TROIS CENT SOIXANTE-QUINZE EX. :

10 exempl. sur pap. du Japon (A à J).
5 exempl. sur pap. de Chine (K à O).
10 exempl. sur pap. de Hollande (P à Y).
350 exemplaires sur alfa vergé (1 à 350).

N° 123

Droits réservés pour tous pays y compris la
Suède, la Norvège et le Danemark

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/claveldhaurimont00josz



CLAVEL D'HAURIMONTS

COLLECTION DU BIBLIOPHILE PARISIEN

CLAVEL D'HAURIMONTS

Un Ancêtre des Poètes Montmartrois

PAR

VIRGILE JOSZ

Avec un portrait inédit



Paris

Henri Daragon, libraire

10, rue Notre-Dame de Lorette, 10

—

1901



Si Montaigne a raison, si véritablement le livre est « la meilleure munition à l'humain voyage » je n'aurai, certes, à me reprocher d'avoir jamais laissé échapper la moindre occasion de me pourvoir. Malheureusement, le livre n'est pas la seule munition...

Sans qu'il me soit trop possible de me défendre, cet impérieux amour me fait perdre des heures aux boîtes des quais, aux étalages des bouquinistes, me fait plonger de l'œil dans le réduit suspect du brocanteur, me fait m'intéresser aux lamentables et poussiéreux amas de brochures, de journaux, qui complètent invaria-

blement le mélancolique désordre qu'étalent les revendeurs et les petits marchands de meubles.

Certain jour d'octobre que je suivais, au sortir de Carnavalet, une de ces curieuses rues du Marais, lentes à se moderniser et qui me sont familières, où flottent tant de souvenirs, dont l'ordonnance et les noms évoquent encore des chroniques, dans une de ces rues-là, s'éboulant jusqu'à la moitié du trottoir peu large, un étalage me sollicita où gisait un mystérieux lot de bouquins. Je m'approchai. Rien. D'innomables et tristes épaves, parmi les ordinaires et humbles petits livres d'école tachés d'encre, avec, au haut, un nom d'enfant écrit ingénûment, d'une main très appliquée. Cela, et les toujours mêmes paquets de feuilletons illustrés, et des brochures, et des romans populaires, sentimentaux et pornographiques, — le tord-cervelle des petits lecteurs et des petites lectrices.

J'allais passer. Cependant, près de moi, un grand diable de serrurier,

la sacoche à l'épaule, meurtrissait dans ses mains rudes deux volumes brochés qui paraissaient l'intéresser fort. Il les feuilletait, lisant des lignes à l'aventure. Je tâchai de voir le titre ; cela ne fut pas précisément facile. Je déchiffrai cependant quelques mots : Mélanges Philosophiques..... Moraux et Politiques..... Improstituables Patriotes..... Le papier, l'allure de la couverture, les caractères gothiques, tout cela sentait 1830 ; apparemment, quelque indigeste factum libéral et pleurnicheur. J'étais fixé, — une lessive des Ruines. Je hasardai un dernier regard j'aperçus des lignes inégales séparées par beaucoup de blancs, — des vers !

Je spéculai le serrurier, me demandant quel singulier état d'âme pouvait lui faire prendre tant d'intérêt à un ouvrage qui, de prime face, lui semblait assez peu destiné, lorsque je me rendis compte que cette façon de feuilleter ces deux volumes n'était, pour lui, qu'une manière d'occuper les longs intervalles séparant la venue

d'un omnibus régulièrement complet « là-haut ».

Je filai.

On retourne à Carnavalet, et parfois par le même chemin... La même échoppe devait me raccrocher. Cette fois-là, nul gêneur devant la punaisie des livres, — un peu plus lamentables. Et dessus, bien en évidence, noués d'un cordon, les deux tomes de Mélanges s'offraient tout d'abord. Je les pris. Aux premières lignes du titre lu enfin complétement, je ressentis cette petite, brève et délicieuse sensation qui monte du cœur à la gorge et qui étreint si passagèrement à chaque minuscule réussite que le hasard apporte, cette toute petite angoisse qui prend, par exemple, quand on pelote un perdreau, au bout du coup...

Je tenais, simplement, les œuvres complètes d'un chantre inconnu de Montmartre, d'un chantre du vieux Montmartre; non du Montmartre antique, de ce « cœur de la France » de la charte du roi Jean, non du Montmartre « lieu moult ancien » du

grand Villon, non du Montmartre de Palissy, — mais du grand village aux rues où picorent les poules, aux derniers vieux murs, aux derniers lilas, aux derniers toits de tuiles moussues, de ce grand village des moulins aux ailes agiles, des abreuvoirs dans l'ombre des noyers, des ruelles entre les haies vives, du Montmartre qui va accueillir et faire siens, les rêveurs, dénicheurs d'images rares.

Je venais, — aubaine, — de découvrir l'ancètre de tous ces bons poëtes.

Je confesse volontiers que je l'aurais voulu tout autre, et que je voyais mieux, ouvrant la marche, le premier de la théorie, une petite manière de Villon ou d'Eustache Deschamps, à l'œuvre touffue, encombrée, quelque peu obscure, mais pittoresque, tavelée de coins de soleil et sonore de cris de pitié... Je n'ai que mon original.

Qu'il soit donc : voici Clavel d'Haurimonts, chantre des « antres gypseux de Montmartre », dont les poé-

sies complètes, qui vont de l'épopée à la villanelle, ne forment pas moins de deux volumes introuvables, absents de la Nationale, de Carnavalet, de l'Arsenal, et qui parurent en 1834 sous ce titre alléchant :

ENKIRIDION

des

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES

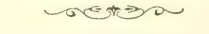
MORAUX, LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

Du philanthrope vieux Ermite de PHILOMÉLIE D'HAURIMONTS, *au bas de Montmartre ; expulsé militairement, houspillé, démoli, ruiné par les Saints-Alliés des* NOBLES EMIGRÉS, *rentrés en 1814 et 1815.*

Dédié aux

IMPROSTITUABLES PATRIOTES PURS

SINCÈRES AMIS DES LIBERTÉS PUBLIQUES ET DES IMPRESCRIPTIBLES DROITS DE TOUS LES CITOYENS UTILES A TOUS LES BIENFAITS DU PROGRÈS VERS LES AMÉLIORATIONS SOCIALES QUE LA PRESSE INDÉPENDANTE RÉCLAME CHEZ TOUS LES PEUPLES AU NOM DE L'ÉGALITÉ NATURELLE ET CIVILE.



ANALECTES INÉDITS

Sa lyre a toutes les cordes. Ce sont, en mètres inimaginablement variés, sur des tons extraordinaires et toujours extrêmes, poèmes épiques, odes, églogues, pastorales, chansons, petits vers, élégies, épîtres, chants patriotiques... que sais-je ? Il est universel. Ceci est rigoureux. Tout lui est sujet à rimes, et c'est avec une égale bravoure qu'il vient à bout de la tâche qu'il s'impose. Et, quelle qu'elle soit, chaque fois il y a une perle, une fleurette, un rien pour récompenser le lecteur persévérant.

Son vers... Non. Pourquoi l'analyser, montrer sa métrique, rechercher son harmonie, rapprocher sa facture de celle de tel ou tel autre ? Il faut ne le trop manier, lui laisser son duvet. Le mieux est de feuilleter l'œuvre, sans préambule. Il m'est seulement permis d'affirmer qu'il foisonne en nouveautés de haut goût et en surprises agréables.

J'ai essayé pour plus de clarté et pour mieux situer les pièces citées, de les rattacher, le plus intimement qu'il m'a été possible, à la vie de

l'auteur. Et cela n'a pas été sans quelque peine, le personnage n'ayant laissé qu'un sillage infiniment léger et fort difficile à suivre, — le plus complet désordre ayant, d'autre part, présidé à la confection des Analectes. Cependant j'y suis à peu près parvenu, ayant été à chaque difficulté, presque toujours payé de ma peine.

J'espère que le lecteur le sera de la sienne, s'il veut bien me suivre, — s'il ne cherche que « l'honneste amusement » du philosophe, si surtout « il ne foit rien sans gayeté », ayant toujours le droit, si ce livre le « fasche », d'en prendre un autre. Ou mieux, de n'en ouvrir aucun, — et de rêver.

Sa vie, il l'a contée dans une épître de près de quinze cents vers. Quoique ces alexandrins aient été écrits avec cette plume,

> Antique rejeton des ailes d'une autruche !
> Qui babillais jadis comme pie ou perruche,
> O ma plume ! instrument de ma loquacité !
> Sors encore une fois de ton obscurité...

ces alexandrins sont loin d'avoir la

saveur des vers que je vais glaner dans l'œuvre.

Clavel d'Haurimonts, comme tous les Montmartrois célèbres, naît très loin de Paris, en province (1), au fond du Quercy, vers le milieu du XVIII[e] siècle. Et, s'il conserve un souvenir de sa ville natale, ce souvenir n'est ni aimable ni tendre. Il dit quelque part :

> ..... Adieu ! Triste Cahors
> Où l'on se trouve heureux, lorsqu'on en est dehors !

et, au cours d'une de ses rares proses :

« Etrangers ! ne vous effarouchez pas d'y recevoir un accueil froid, peu gracieux et presque malveillant des originaires de la vieille *Cadourque*. Ils ne sont pas fort justes ; même réciproquement entre eux. »

Quelles premières et amères déconvenues essuya-t-il pour abandonner ainsi l'habituel et heureux thème si cher aux poètes : la ville natale et le

(1) Exactement, à Cahors, le 23 septembre 1755.

décor des premiers ans ?... Il n'en n'est pas moins que l'antique cité dans la boucle de la rivière, ses vieilles maisons huguenotes, sa noire cathédrale, où l'évêque, baron et comte de la ville, officie en bottes et en éperons, et tout ce Quercy tourmenté, rude, divers, parfumé, mystérieux, changeant, ce Quercy que rendrait si éloquemment et si complétement une eau-forte vive et broussailleuse où, sur la planche de cuivre, il y aurait au creux d'un vallon un emmêlement d'arbustes et de roseaux à l'entour du miroir calme d'un étang ; ce pays des « tulipes singulières » et des « poupelains » chauds de beurre blond et légers d'œufs battus, ce pays d'élection enfin, ne l'inspira jamais. Au contraire, il devait n'en conserver que des rappels désagréables.

Une première fois, il s'éloigne

De Cahors, le chef-lieu des plus tristes cités

et se rend à Toulouse :

Là, je fus occupé d'élucubrations,
Au collège royal de répétitions
De grec, de droit latin, méthodique routine ;

Musique, anatomie, enfin de médecine ;
Toutefois, pour ne pas encourir le recul,
Je pâlis sur l'algèbre et l'intégral calcul ;
En un mot, hérissé d'argumens, de systèmes,
D'aphorismes anciens, de nouveaux apophtegmes,
Je revins au pays, *docteur* en *tout* et *rien*.

Mais

Froidement accueilli d'un père plus que sage,
Par un second adieu je quittai mon village,
Après avoir pourtant, par vœux d'amour en vain
Sollicité les nœuds d'un très sortable hymen.

Et il gagne Paris. Son arrivée est dramatique.

..... Et j'aperçus Paris...
O pauvre adolescent ! crains que tu ne succombes :
Tu n'y pourras entrer que sur les catacombes !
Cette rue a d'*Enfer* dénomination...

Il y arrive, le bon jeune homme, avec l'ingénue ambition de tant d'autres, d'y vivre de sa plume.

A *Lutèce* me dis-je, on travaille, l'on sue,
Et contre le besoin il faut qu'on s'évertue ;
Allons, avec courage, affronter les revers ;
A défaut d'autre emploi, je rimerai des vers.

Naturellement, avec un entrain que rien n'altère, essayant sur sa « harpe »

Complaintes de saints *Roch*, *Habert* et *Polycarpe ;*
Le violon, la vielle avaient aussi leur jour,
L'orgue, le clavecin, flûte et fifre à leur tour,

il voit vite la fin de son dernier louis. Il s'aperçoit que de se « prémunir, il est essentiel » et entre chez un notaire.

N'ayant pour me conduire aucun fanal lucide,
Frémissant au seul nom d'Hôtel-Dieu, d'hôpital,
Je serais mort plutôt sur le pavé brutal ;
Lorsque chez un notaire, aux *Petites-Affiches*,
Indicateur utile aux pauvres comme aux riches,
Je lus qu'on demandait un jeune instituteur ;
J'y cours, et par le clerc, qui règle à fond ma tâche,
Je me vis installé sur l'infernale *gâche*...

Mener les marmots au collège, barboter tout le jour dans la boue du quartier latin, au moindre prétexte accomplir des besognes oubliées par le saute-ruisseau, cela ne ne lui alla pas longtemps.

Au bout de quinze jours ayant repris congé,
Dans la crotte, *joyeux*, je me vis replongé...

Au cours de ses aventureuses et obligées flâneries, il aperçoit un jour, dans le faubourg Saint-Marceau, le tableau d'enseigne d'un gymnase qu'y tenait un certain docteur Verdier.

J'entrai ; l'instituteur m'ayant bien accueilli,
Trouva qu'à son sujet je n'avais point failli ;
Après court entretien sur la littérature,
Les usages, les mœurs, les lois de la nature,
Il m'adjoignit pour chef à ses autres mentors...

Et voilà notre Cahorsin qui enseigne la physique et le grec, le blason et la musique à quelques adolescents qui se feront, plus fard un certain nom : Desgenettes, Ducos, Cousin d'Avallon, Talma et Baculard d'Arnaud, l'auteur de l'*Epître à Manon* qu'aimait tant Voltaire, de *Fanny ou la Nouvelle Paméla*, de *Sidney et Lili*, nouvelles qu'illustrèrent, ici c'est bien le mot, Eisen et Marillier, ce Baculard d'Arnaud qui finit si misérablement, mendiant aux tables des cafés...

Mais il ne tient pas longtemps la férule à l'école du faubourg Saint-Marceau, et on le retrouve, après des aventures diverses et des avatars assez curieux, — épisodes de sa vie que les « œuvres » que je vais citer mettront heureusement en lumière, — on le retrouve vérificateur des Postes à Paris, Paris qu'il ne devait plus quitter. La Tourmente passée, il se fixe à Montmartre, dans son « antre gypseux », — Montmartre, qui désormais va l'inspirer. Après la catastrophe, je veux dire après qu'il

eût été « expulsé militairement, houspillé et démoli en 1814 », sa muse se fait plus sévère. Elle dit enfin l'horreur que Napoléon lui inspire ; des colères saintes enflent sa voix, et elle chante pour le Peuple, pour Béranger, pour Louis-Philippe ; c'est la crise finale, au cours de laquelle rien de la si compliquée salade politique de l'époque, des Jésuites aux Polonais, ne la laissera indifférente.

On peut diviser l'œuvre en trois époques :

I. — Avant Montmartre.
II. — Poésies montmartroises.
III. — Après le houspillement.



I.

AVANT MONTMARTRE



Comme une symphonie qui n'aurait pour armature, aux premières pages de la partition, que le quatuor des cordes et quelques bois, Clavel débute par des pièces légères, — petits vers où il s'essaye. Avec quel bonheur, on va le voir.

Voici, je crois bien, sa première pièce :

LE LACET

Air : *Un jour un père capucin...*

1

Lacet divin, lacet charmant,
Toi qui laces les Grâces !
Que ne puis-je pour un moment
Lacer ce que tu lasses.
Un cœur où réside l'amour !
Est-il plus belle place ?
Non : de le lacer tout le jour
Jamais on ne se lasse (*bis*).

2.

Zyrphé d'un soupir amoureux
Veut sauver l'apparence ;
Son lacet de ce souffle heureux,
Seul, a la confidence ;
Il sent palpiter tendrement
L'aimable sein qu'il lace :
Jamais d'un bonheur aussi grand,
Jamais on ne se lasse (*bis*).

3.

Quand une fois dans vos lacets,
Vous nous prenez, mesdames,
Nous ne pouvons plus désormais
Disposer de nos âmes...
Mais, par hasard, de vos corsets
Si le cordon se casse,
Alors d'être dans vos lacets
Jamais on ne se lasse (*bis*).

Dans le Mariage, *Ode romantique*, extraite des Echantillons de Rêveries solitaires d'un futur alors Ermite, *Rimailleur de vingt ans*, il va oser davantage.

Souffle divin, âme de l'univers!
Unique bien des cœurs sensibles !
Toi, qui fais aux êtres divers
Sentir l'effet de tes traits infaillibles ;
Amour, viens guider mon pinceau...

Cependant, il n'est pas tendre quand il se promène « sous les vieux

arbres de la grande allée du Luxembourg », ainsi qu'il le note à la fin de la pièce :

Des voluptés, idolâtres pervers !
Loin de moi, libertins cyniques !
Je ne salirai point mes vers
Par les détails de vos forfaits lubriques,
Fuyez, monstres...

. . . .

Des passions esclaves malheureux,
Par des manœuvres exécrables
Vous tâchez d'éteindre vos feux
Dans la débauche et mille excès coupables ;
Mais ces impudiques essais,
Vous ont-ils souvent satisfaits ?...

Il va nous donner l'image du vrai bonheur :

Heureux cent fois le couple qu'assortit
Une naïve sympathie !
Animés par le même esprit,
Ils sont amans, époux, épouse, amie :
Quel délice au fond de leur cœur
Lorsque, pour comble de bonheur,
La femme devient tendre mère !
Quand le mari dans un trouble enchanteur,
Se dit : me voici le père !
Quel titre plus flatteur ?

Autres amours, nouveau tressaillement :
Pour leur chère progéniture
Un lait doux, salubre aliment,
Dans un sein frais se prépare et s'épure...

Aussi, est-on tout à fait rassuré pour Zerphine, quand il lui décoche ce petit rien :

Rose ! à tout âge,
Pour les amans
Vrais et constans,
Tu fus l'image
Du doux printemps
Et de *Zerphine*
Fixant le cœur
En ma faveur,
Sois sans épine,
Pour mon bonheur.

Cependant, il s'enhardit quelque peu : au bas d'un tableau de Mignard qui orne le salon d'une abbesse des Bernadines, il écrira « à la dérobée » cette improvisation :

DIANE VISITANT ENDYMION

Quand discrette vierge ou nonne,
Veuve ou prude en amazone,
Dragon de fier sentiment,
Contre Cupidon raisonne ;
Sur l'amour le tocsin sonne,
Et de ses traits se défend ;
A bon droit on s'en étonne,
En voyant grave matrone
Qui, du haut du firmament.
La nuit, en secret, descend,
Comme Diane en personne,
Des bégueules la patronne
Guette Endymion dormant ;
A son penchant s'abandonne
Et court après son amant.

Nous n'avons pas la réponse de la sainte fille à la robe blanche et au noir scapulaire ; c'est dommage.

Dans cette société de la fin du XVIII[e] siècle, si tourmentée, si remuante, que les nouveaux venus effrayaient peu, il suffisait de s'accrocher à quelque notoriété, de savoir intéresser à sa fortune, ne fût-ce qu'un instant, l'habitué d'un des salons où se faisaient et se défaisaient les hommes et les choses, pour qu'aussitôt, si toutefois on avait une inébranlable confiance en son génie, on se crée, du jour au lendemain, des relations fort étendues et une demi-notoriété. Ce fut le cas de Clavel d'Haurimonts, qui se remua en « renard du Quercy » et ne négligea la plus petite occasion de faire le plus de bruit possible. Le résultat ?

Vous avez souri tous à ce mouvant tableau ;
Vous bon *Lacalprenède*, abbé de *Saint-Sulpice*,
Qu'à mon naissant début je trouvai si propice !
Gérard, d'*Hariague*, *Arnaud*, syphilitiste *Bour-*
[*goin*,
De loin, comme de près, prêts à rendre service,
Pinel, d'aliénés providence au besoin,
Qui fites tant d'efforts pour que je réussisse !
Veuve d'*Helvétius*, obligeant *Cabanis !...*

« Veuve d'Helvétius »... Oh! Clavel !... Être une des plus jolies femmes du siècle, être exquise, désirable, spirituelle, être la belle amie du comte de Falckenstein et de M. d'Angiviller, être la *Minette* de Mme de Graffigny... Ah! poëte...

Vers 1775, il était assez « lancé » pour connaître Pierre Jélyotte, le triomphateur de DAPHNIS ET ALCIMADURE et du DEVIN DU VILLAGE, le partner de l'adorable Fel, et pour que le musicien de ZÉLISKA, le théorbe de la chambre du roi, ne dédaigne pas de mettre ses vers en musique. Je trouve, en effet, cette mention en tête d'une pièce du recueil :

VERS MIS EN MUSIQUE

PAR M. JÉLYOTTE, DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Chantés en grand orchestre par Mademoiselle CAROLINE REYLEMER, *s'accompagnant de sa harpe dans les solos; pour remercier le public d'une couronne de laurier mise à la dérobée sur sa tête, après un concert, le 6 mars 1775, à Paris.*

Qui sait ? Peut-être Clavel était-il en ce salon des quatre glaces, au Temple, à ce thé à l'anglaise du prince de Conti, le jour où Mozart toucha du clavecin accompagné sur la guitare par Jélyotte ?

Moi, je le vois très bien, pendant l'audition de sa cantate, important et musqué, avec son habit à la marinière, son gilet de gros de Tours, sa culotte citron-pâle, sa perruque à toupet carré, s'éventant d'une main avec son chapeau, jouant de l'autre, négligeamment, avec sa fausse montre à deux cadrans... Je le vois très bien écouter, avec des petits mouvements de tête approbateurs, la chanteuse qui roucoule ses vers :

Chantre divin! prête-moi tes accords,
Pour un moment daigne monter ma lyre...

Encouragé, maintenant c'est sous la musique de Mozart qu'il va mettre des paroles. Cela s'apellera le Temple de l'Amitié, avec ce sous-titre :

FÊTE D'UN PASTEUR

Air de Mozart, *chanté avec accompagnement de harpe, par M*[me] Saint-Huberti, *née* Clavel, *à Lyon*.

De fait, la blonde et maigre Saint-Huberty, la merveilleuse Didon, est bien née Antoinette-Cécile Clavel ; c'est la Mlle Clavel de l'Opéra de Strasbourg. Elle chante les vers de son cousin, au cours de son triomphal voyage, dont Grimm relate si volontiers les honneurs inouïs ; pour elle c'est l'apogée, — le chevalier de Croisy est loin, et la misère aussi, et la mansarde de la rue du Mail, et le mauvais lit, et la malle qui lui servait de chaise... Le comte d'Entragues va l'enlever, l'épouser, et ils iront se faire assassiner tous les deux à Londres... Le cousin poète me paraît l'avoir ignorée aussi bien avant Lyon qu'après...

Qu'est-ce que Clavel a bien pu écrire sur l'enchantement de Mozart ?

Voici :

Pour concourir à la fête
Du plus chéri des pasteurs,
J'étais ce matin en quête
D'une hymne et de quelques fleurs.
J'avais d'un beau paysage,
Parcouru plus de moitié,
Quand, à l'ombre d'un bocage,
J'ai rencontré l'Amitié...

Et il y a dix couplets.

Cela, évidemment, n'est pas aussi réussi que cette Eglogue, qu'il rimait à quelques jours de là. Damon et Zulmis dialoguent :

Damon

Eh bien ! ma Zulmis, es-tu prête ?
De Palémon c'est aujourd'hui la fête,
De ce berger à qui nous devons tant :
Qui nous apprit à tenir la houlette,
Qui daigne à nos pipeaux marier sa musette
Et faire éclore en nous les germes du talent.

Zulmis

J'y songeais, cher Damon ! sais-tu que notre amour
Pour ce bienfaiteur respectable
M'a fait lever avant le jour ?
Puisse mon faible don lui paraître agréable !

. . . .

Damon

Tu l'as cueilli, Zulmis ; mais de le présenter
A mon sexe est dû l'avantage...

Dans cet ordre d'idées il sera rarement aussi heureux en trouvailles originales, en traits piquants, que dans cette Elégie sur les embellissements du « Mont en spirale », adressée à « Mlle Thoin cadette, virtuose aimable ». Comme il ne se rési-

3.

gne pas facilement à être simple, il y a un second titre :

ÉPITAPHE ÉLÉGIAQUE

SUR UN ARBRE SÉCULAIBE

Que l'on admirait au Jardin des Plantes, en 1781.

Je ne puis, hélas ! citer la pièce entière ; je vais, seulement, en détacher quelques vers :

Passant, qui que tu sois, arrête et plains le sort
D'une Dryade en pleurs, que le fer de la mort
A pour jamais livrée au deuil, à la détresse ;
Que ses accens plaintifs, dictés par la tristesse,
Parvenant jusqu'à toi t'attendrissent le cœur,
Et te fassent, ici, partager sa douleur...
D'un pin que dès longtemps respectaient les années,
(Hélas ! vous n'êtes plus, trop heureuses journées !)
Naguère, je fesais, par les plus tendres soins,
Croître les longs rameaux.....

. . . .

Tantôt les doux zéphyrs sur leurs tièdes haleines,
Enrichis des parfums des vallons et des plaines,
M'apportaient les trésors de *Flore* et de *Phallus ;*
Tantôt le fils charmant de l'aimable *Vénus*
Amenait près de moi l'amant et sa maîtresse,
Fortunés l'un par l'autre et comblés d'allégresse...

Et voici venir des promeneurs

sentimentaux qu'on ne trouvera pas dénués de tout intérêt :

Ici, le jeune *Ormin*, privé de sa *Myris*,
Confiait ses soupirs aux échos attendris ;
Là, *Chloé*, folâtrant avec le beau *Philinte*
Dans l'ardeur dont pour lui son âme était atteinte,
Laissant au gré des vents voltiger son fichu,
Recevait un baiser tout aussitôt rendu.

Plus loin, le blond *Hylas*, auprès de *Célimene*,
La pressait vainement de terminer sa peine,
Tandis que d'*Arcanson*, dans le sein des plaisirs,
Sentait, par les faveurs, éteindre ses désirs...

Ah ! d'Arcanson...

C'est à peu près vers cette époque que Lohier, le numismate, adopte notre rimeur, Lohier qui

..... aimait les beaux *diserts*,
Et chez lui, très souvent, nous faisions des concerts ;
Lui, basse et fagotto ; son épouse à la flûte,
Sa sœur au violon, moi, quinte aux sons moyens.
Tâchions de soutenir aux quatuors anciens
La gloire de *Lully* par amicable lutte.
Quelquefois, par bonheur, venait se joindre à nous
Mainteneur du bon goût par lequel tout s'innove,
Petit papa, beau-père à la tendre *Wanhove*,
Dont l'immortel *Talma* mourut fidèle époux.

Il s'installe chez le vieillard. Mais, le brave homme a une maîtresse. Et, ici, se place une aventure que Clavel va transcrire avec son habituel bon-

heur... Le trio de cette comédie, le barbon, la péronnelle et le pédant, dans la réalité d'un vivant décor de campagne, est bien autrement supérieur à tout ce que pouvait offrir, en leurs chefs-d'œuvre, les comédiens du roi ou les bouffons italiens : il a cet inestimable et haut comique qu'apporte parfois la vie, ce comique « brut », un peu lourd, un peu froid, un peu gêné, qu'il faut apercevoir, — et que Beaumarchais appelait « la pierre de mine non lavée ».

Donc, un soir, la « reine d'enchantemens », l' « adorable sorcière », la « dame de céans » conte qu'en présence de « trente convives de haut parage », elle avait jeté au feu la perruque d'un vieux soupirant qui l'importunait :

La victime en mourut de chagrin sur sa couche :
Là-dessus ma candeur sottement prit la *mouche,*
Et j'osai fièrement crier hors de saison,
Que *je vous aurais tuée, alors hors de raison :*
A ces mots, je vous vis sérieuse, interdite,
Le coup était porté, d'apostrophe subite,
Vous lançâtes sur moi dur propos, dur regard...

Et la vindicative personne va même, en son ire, jusqu'à vouloir

tourner son vieil amant contre l'impudent :

L'amitié vous prouva que c'était inutile :
Qu'il savait pour lequel des deux attachemens
Son cœur devait garder les plus purs sentimens...

Lohier le consolera même :

— Le lendemain, riant de cette triste scène,
Il me dit : « De ce choc ne soyez point en peine ;
On n'y songera plus avant une semaine »...
Trop bien il préjugeait du courroux féminin,
Lui, toujours étranger au rancuneux venin.

Or, après deux semaines qui ne durent pas être bien récréatives pour le barbon, pris entre son insupportable protégé et cette mégère, après deux semaines,

..... Dans un long tête-à-tête,
Où par bonheur je sus n'être pas une bête,
Après avoir longtemps réfléchi, soupiré,
Palpité de vapeurs, même au besoin pleuré,
Monsieur C....., dit-elle, il faut avec franchise
Démêler entre nous cette altercation
Qui pourrait amener (qu'en un mot je le dise),
D'un trio d'amitié, la séparation...
J'ai bien dû vous compter parmi les chaudes têtes ;
Vous êtes protégé ; je sais combien vous l'êtes,
Votre vivacité m'a fait beaucoup de mal ;
Je vous ai pardonné, voilà le principal :

Mais, de quelque façon qu'en ces lieux on me traite,
Sachez que j'y peux faire entière maison nette ;
Si quelqu'un me déplait ; et quand je le voudrai,
Tout ici marchera, sans réserve, à mon gré...

C'était suffisamment clair. Mais, la gaillarde avait affaire à un homme résolu.

— Vous n'y parviendrez pas ! ce serait perfidie
De double part, Madame, et je vous en défie !...
Lors elle se calma ; me sourit finement,
Et nous fîmes la paix, du moins pour le moment.

Notre Cahorsin en profite pour la regarder plus complaisamment :

— Que j'aurais eu d'assauts à soutenir encore
Auprès de cette *Armide* à qui souvent l'aurore
Aurait pu reprocher d'éclipser ses attraits
Par son regard céleste et le teint le plus frais ;
Par son ordre précis, plein de bonté, de grâce,
A son grand déjeuner admis à prendre place ;
Même avant son lever rarement matinal,
J'aurais pu m'en tirer parfois moins bien que mal :
Fidèle à mes devoirs, mais probe autant que sage
Sur un double péril, je gardai l'avantage...

Il y a quelque mérite :

Ce n'était pas facile, en toute vérité,
La fée enchanteresse était vive et touchante
Etourdie et légère et rarement méchante ;
Brouillone, gràcieuse, avec aménité,

Humaine, charitable et coquette beauté ;
De tout point, en effet, on la trouvait charmante.
— Que pouvait devenir à trente ans un garçon
Devant cette syrène et pareil hameçon ?
D'autres, plus fins que moi s'y seraient laissé prendre :
A ses airs engageants, à sa voix douce et tendre
J'aurais dû succomber : eh bien ! j'y résistai...

Et comme elle devient plus pressante, la diablesse, qu'elle s'offre enfin, l'insupportable ami s'écrie, plein d'indignation :

— Madame ! vos appas me serviraient d'excuse ;
Mais militant contre eux d'honorable amitié,
Pour blesser votre orgueil mon cœur est de moitié ;
Sur nos relations plus d'un jaloux s'abuse ;
Je ne trahirai point mon appui, mon tuteur,
Mon généreux ami, mon noble bienfaiteur...

J'espère que cette fois, pour l'honneur du « bien aimé *daron* » et la vertu de l'austère rimeur, la dame se le tint pour dit.

A quelque temps de là, il entra aux Postes. Naturellement, il nous l'apprend avec cette recherche, ce dramatique des détails, qui circonstancient si singulièrement les moindres incidents de sa vie.

A peine quatre mois eurent baissé le pôle,
Qu'au premier changement parmi les chefs postiers,
Pendant qu'après minuit je rangeais des dossiers,

Un administrateur suprême de la poste
Signait à mon insu promotion au poste
Me donnant qualité de vérificateur,
Eludant de la *reine* et l'*ordre* et la *faveur*.

Ah ! il s'en faut que ce cycle postal soit, dans l'œuvre de Clavel, le moins intéressant... On va en juger.

Il faut noter qu'entre temps, il s'était marié, — non sans une aimable philosophie :

Je dus à cet Eden dire un pénible adieu ;
Mais bientôt à Paris je convolai moi-même,
Bravant des sots maris le hasardeux problème,
Argument insoluble et sujet aux débats
Du dilemme scabreux : *L'est-il ? Ne l'est-il pas ?*
De ce *dubitatif* occupant peu ma vie,
J'eus recours aux leçons de la philosophie
Qui dit, analysant le mal avec le bien :
Connu, c'est peu de chose ; inconnu, ce n'est rien.

La Révolution va être pour Clavel l'occasion d'un nouvel avatar : l'homme qui dédiait dévotieusement des petits vers à Madame de Pardailhan d'Antin, abbesse de Fontevrault, va rimer d'enthousiasme pour les héros de la Terreur ; Saint-Just avait bien chanté la du Barry.

Dans ce que Clavel intitule *Souve-*

nirs avérés de la Première Révolution, je trouve ce

TÉMOIGNAGE IRRÉFRAGABLE

ÉCLATANT ET CONSCIENCIEUX DE PATRIOTISME

Donné par la direction des postes rue Saint-Honoré, présidant à la plantation de l'arbre de la Liberté devant le bureau E. n. 16.
An II — 1793.

ACROSTICHE

R especte ce peuplier, passant ! qui que tu sois ;
E mblême de la paix, il peint notre civisme !
P lanté par l'homme libre, au fier absolutisme
U n jour, avec justice, il dictera des lois.
B raves Parisiens ! immortels sans-culottes !
L ibérateurs du monde ! hommes du dix août !
I l approche le jour où d'insolens despotes,
Q u'à votre seul aspect on voit pâlir partout,
U nissant contre vous leur impuissante rage,
E sclaves à leur tour, voudront vous rendre hom-
[mage !

F rançais ! soyez toujours de vrais républicains !
R ien ne pourra ternir l'éclat de votre gloire :
A la liberté seule *enchaînant* vos destins,
N 'ayez qu'elle pour but, et bientôt la victoire
C ouronnant vos désirs, votre invincible ardeur,
A tous les vils tyrans imprimant la terreur,
I nscrira votre nom au temple de mémoire.
S oyons *unis*, surtout ! Citoyens ! plus de rois !
E t que chacun de nous n'*obéisse* qu'aux lois !

Certes, cela ne vaut pas les VOSGES du citoyen François de Neufchâteau, — la distance est-elle si grande ? — Mais c'est à la hauteur de l'EPITRE du citoyen Boisjolin au citoyen Fontanes, du CHANT DE LA VICTOIRE du citoyen Lebrun, et du BOUCLIER, *Hymne amoureux et martial*, du cicitoyen Lefèvre :

> Or quand j'écris à ma *Zelmire*
> Mon pupitre est mon bouclier...

Mais, voici mieux. Marat et Le Pelletier sont morts. Partout c'est l'apothéose : translation au Panthéon du conventionnel, couché sur un lit de parade, la tête couronnée de chêne, le tronc nu et saignant ; continuelles élévations de bustes de l'Ami du Peuple, commémorations imprévues et diverses dont la plus célèbre, peut-être, l'inauguration du tombeau élevé pour sa gloire et celle de Lazowski, place de la Réunion, devait être traduite par Ransonnette, — le graveur de Monsieur, qui avait à se faire pardonner *Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II* et

Agnès Sorel, dame de Fromentau, maîtresse de Charles VII.

Ce thème s'imposait donc à l'inspiration de Clavel.

Et, dans ce Paris terrifiant de frimaire an II, dans ce Paris aux prisons regorgeantes de « Brissotins et de royalistes qui sifflent la linotte, de scélérats qui veulent vendre les lambeaux de la République au roi Georges Dandin, au Mandrin de Prusse et au Cartouche de Vienne », dans ce Paris où la reine vient de mourir, où l'ombre des rues et des places est habitée par « des jeunes gens de 18 ou 20 ans, déguenillés, sans chapeaux, bas, souliers et qui mendient », dans ce Paris où Marie-Joseph Chénier, chante, sur la musique de Gossec :

> Descends, ô Liberté, Fille de la Nature...

où le citoyen Bonneville, sur l'air des *Acabaires,* constate que

> Au son du tambourin toute la République
> Combat avec gaité...

où

> Pour terrasser nos ennemis
> Tous les Français, mes bons amis

Sont de chauds patriotes.
Mais, pour réussir tour à tour,
En guerre, aussi bien qu'en amour,
Vivent les Sans-Culottes !

où, enfin,

La douce guillotine
Aux attraits puissans
Attire par sa mine
Les petits et les grands
Eh ! mais, oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à çà !

dans ce Paris où, devant sa maison, au seuil de sa porte, sur le pavé gluant de la boue rouge de la place de la Révolution, la charrette passait chaque jour, — dans ce Paris-là, à l'inauguration des bustes de Marat et de Le Pelletier, « au bureau E, après la défection de Dumouriez et de ses complices », Clavel, en carmagnole, la chemise ouverte, les cheveux en désordre, déclamera les strophes suivantes :

En ce jour plein de charmes,
Amis ! sèchons nos pleurs ;
Bannissons les alarmes,
Oublions nos douleurs ;
Livrons-nous à la danse,

Et puis au Champ-de-Mars,
Allons de la vengeance (*bis*).
Suivre les étendards (*bis*) (1).

Plus de deuil, de tristesse,
Indigne des Français !
Qu'une vive allégresse
Remplace nos regrets !
En mourant pour la gloire,
Marat et *Pelletier*
Du temple de mémoire
Nous ouvrent le sentier.

. . . .

Avec quel art sublime
L'intrépide *Marat*
Savait prévoir le crime
De nos hommes d'état !
Du fond de ses cavernes
Dénonçant les brigands
Aux *Scévola* modernes
Il livrait les tyrans.

Par vingt dogmes occultes,
Les prêtres autrefois
Nous imposaient des cultes
De prélats et de rois :
Au cruel fanatisme,
Source de nos malheurs,
Succède le *civisme*
Idole de nos cœurs.

En 1834, il trouvera qu'il a peut-être été un peu loin, et il mettra, en épigraphe :

(1) « Si l'on danse, on répète à la fin de chaque couplet le rondeau *Livrons-nous à la danse...* »

Vieux péché de l'ermite
Pour sauver sa marmite...

Il y aurait bien, dans ce cycle postal, quelques lignes de prose à détacher d'une ORAISON FUNÈBRE ET NAÏVE ; une certaine MATELOTTE DES COMPTES DU QUARTIER a aussi son prix, de même que ses ADIEUX *au Palais Royal*, « menacé d'être transformé en caserne », occasion qui lui fait s'offrir sa *Promenade* par les galeries, sous les arbres tondus en perruque, en compagnie des Laïs presques nues, des anglomanes, des muscadins et des incroyables, sa *Promenade*, après Debucourt et Vernet !...

Mais, il me faut abréger : j'ai hâte d'arriver, avec lui, à Montmartre.



II.

POÉSIES MONTMARTROISES



Evidemment il avait assez de la ville, où, comme beaucoup après la Terreur, il s'était fait une petite fortune ; et, indifférent maintenant aux démêlés de Mlle Lange et de Happé, de Barras et de Letourneur, ne prisant plus le charmant Garat et le *Petit Commissionnaire* de Feydeau, se moquant un peu que Hoche soit prisonnier ou descendu en Irlande, las enfin du bruit, des racontars et des nouvelles, il prend, un matin de l'an V, la route de Montmartre par les Porcherons, la chapelle de Lorette, les bruyères et les vignes.

Combien de fois n'avait-il pas été en partie fine au *Poirier sans Pareil*, n'avait-il pas bu le petit jinglet de la

Goutte d'Or sous les tonnelles fleuries des moulins à la meunière complaisante, et, après des courses folles par les sentiers ombragés de sureaux, tandis que les ânes se désaltéraient aux auges moussues des fontaines, combien de fois n'avait-il pas joué aux jeux innocents sous les grands ormes?... Il se souvenait du calme profond qui régnait là-haut, et de la vue superbe : Clignancourt avec ses métairies et son Château-Rouge, la ferme d'Orsel, Clichy dans ses luzernes et ses pâtures, et Batignolles dans les bois épais, — et il s'était toujours promis de venir vivre là le reste de son âge.

Mais, il est quelque peu ambitieux; autour de sa maison il veut un jardin, un jardin à la mode. Il a vu Tivoli, il connaît Auteuil, il admire Monceau; il a dans sa bibliothèque un livre sur la *Composition des paysages. Moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'Agréable à l'Utile*, d'un certain citoyen Gérardin, ex-mestre de camp des dragons à cheval, assurément, un

homme d'un goût et d'un génie indéniables. S'il n'ambitionne pas pour son futur domaine un « Tombeau », des « Ruines », un « Moulin », un « Temple », il saura se composer un « Ermitage ».

A la vérité, il retrouve Montmartre assez mal en point, presque triste et abandonné : les rares rues sont à peine praticables, les clôtures et les haies défoncées ; les cultivateurs se plaignent de ne pouvoir apporter leurs légumes et leurs œufs au carreau des Innocents. La faute en est aux Ateliers de Charité qui ont déversé sur la Butte des cantonniers et des terrassiers de leur façon, — ces chauds et inoccupés patriotes, au civisme si pur et si ardent, qui devenaient très gênants aux alentours du Champ-de-Mars... Qu'importe ! C'est pour Clavel du pittoresque en plus. Et il s'installe dans une ancienne réserve royale qui dépendait de la Hutte-aux-Gardes, « Grandes Carrières de Montmartre, sous la fontaine Saint-Denis, barrière de Clichi, route de Clignancourt ».

Ce poëte avait déjà dit, dans la

Fondation de l'Elysée

à Montmartre (1).

1.

Je veux avoir un jour une chaumière,
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printanière
Avec ma muse, et ma mie et l'amour.

2.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours maltraités de bon cœur.

3.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie :
Toilette auprès, cabinet à côté
Pour le berceau d'une jeune Emilie ;
Plus loin un lit pour l'hospitalité.

4.

Point de remise et pour toute écurie,
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon,
Qui serviront de coursier à ma mie,
Et de Pégase au fils de la maison.

(1) « Air : *O Fontenay... les roses.* »

5.

Poulets, dindons et coqs grattant la terre
De mon fumier disputeront le brin ;
Et le chapon, heureux célibataire,
S'engraissera sans se mêler de rien.

6.

Là, la couveuse élevant sa famille
Avec tendresse, avec sévérité,
A dix-sept ans fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

7.

J'espère aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de dom Pourceau :
Puisqu'il se plût avec un vieux ermite,
Il doit se plaire avec la jeune Io.

8.

Dans le jardin, auprès du chèvrefeuille,
Vignes, jasmins, pois, choux, roses, navets.
Laitue, œillets,... je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

9.

Je voudrais bien aussi qu'une onde pure
Dans mon *enclos* suivit de longs détours ;
L'eau, sur les bords, invite la verdure,
Et la verdure invite les amours.

10.

Point de fossés ; point de murs de clôture.
Aulnes, sureaux, aubépine, églantier :
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

Son rêve s'est réalisé :

11.

LE SOLITAIRE (1)

Je le possède enfin cet élysée
Qui fut longtemps l'objet de tous mes vœux ;
Par mes travaux elle est réalisée,
Cette *chimère ;* et mon sort est heureux :
Efforts constans, *patience* et *courage*
Ont secondé modeste ambition ;
Et d'un *désert* triste, escarpé, sauvage,
Ont fait pour moi douce habitation (*bis*).

et, prévoyant,

LE MYTHOLOGUE (2)

12.

Avec du temps et de l'économie
Je paîrai tout, quoique poète ; mais
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus, ni moi, ne les paîrons jamais.

Le voilà, enfin, l' « ermite gypseux de la Philomélie ». Et, de quelle Philomélie !

Il y avait un « Pavillon majeur, aux Tilleuls », des « Urnes versantes entre des pyramides, sur un entablement de Grande Ogive figurant portail de vieux moûtier », un « pain

(1) « Air : *Mon petit cœur...* »
(2) « Air : *Muse des bois et des accords champetres...* »

de sucre » portant cette INSCRIPTION « gravée au-devant de l'arc supérieur du puits à pilastres gothiques, surmontés d'ogives en saillie, sur plateformes ovales formant apparence de déplacemens merveilleux du grand *pain de sucre*, suivant les aspects divers, à gauche, à droite, ou de face ; à *droite*, fuyant vers le bord gauche ; à *gauche*, touchant à la bordure *droite ;* enfin, *vu de face*, gardant son *aplomb parfait*, comme il est exprimé dans le couplet suivant :

« Là, sur un puits construit en basilique
« L'œil fasciné voit, admire, ou croit voir,
« Par un prestige, illusion d'optique,
« Cône gypseux en trois sens se mouvoir. »

un « kiosque chinois marbré et trois bassins aux poissons rouges » ; une salle de danse, où cette inscription était peinte :

Accourez, villageois ! et vous, beautés pudiques !
Aux jeux de Therpsychore employant vos loisirs,
Venez vous délasser de vos travaux rustiques
Par la fatigue des plaisirs.

et même un recoin caché, où on pouvait lire ce distique :

Ecartez de ces lieux vos regards indiscrets,
Jouvenceaux ! de Vénus respectez les secrets.

Je ne dis rien du « chronomètre héliotique, ou cadran solaire au méridien des trois pavillons de Philomélie d'Haurimonts », ni de cet « espèce de prodige assez étonnant et surtout fort divertissant pour les nombreux amateurs curieux, qui venaient visiter l'ermitage très pittoresque », de cet

AIGLE IMPERIAL

Renversé du kiosque chinois marbré au-dessus du troisième bassin aux poissons rouges, au niveau de la salle de danse et des fontaines en 1814, et restauré sur le puits en coq, par l'addition à sa tête meurtrie, d'une crète en 1816, à la place du buste colossal de Mirabeau, là brisé par les Cosaques et les Prussiens, Anglais, etc., alliés, *nos amis les ennemis.*

Emblème du courage! oiseau de Jupiter!
Du bonheur aux Français tu fis luir un éclair :
De par *Napoléon*, sur les monts, dans les plaines,
Intrépide, au milieu des peuplades lointaines,

Combattant pour la paix et sur terre et sur mer,
Ton vol au loin sema l'épouvante et les haines...

. . . .

D'un romantique puits en forme de tombeau,
Voletant, haletant sur grossier chapiteau,
Tournant à tous les vents, doit-on pleurer ou rire
De te voir à Montmartre, au fond de mon coteau,
Réduit à remplacer l'ombre de Mirabeau...

Si heureusement installé, il envoie à ses amis « un salut hermital », — et il les invite :

Que le présent soit pour Monsieur L...
Acte et précis rappel de *souvenir*
Qu'il a promis à C.., de venir
Prendre avec lui, dans sa *Philomélie*,
Repas frugal et sans cérémonie...

. . . .

Ce sera donc à trois heures, dimanche :
La basse-cour remplacera l'éclanche :
Propos joyeux, du potage au dessert,
Seront suivis de brillante gavotte
Qu'un troubadour, notre compatriote,
Fera redire aux échos du désert...
En faisant droit à la gaieté rustique,
Nous mêlerons à la goutte bachique,
Sons de crincrins, romances sur vieux airs.
Et d'ermitage édifiant cantique.
Le même soir, mais peut-être un peu tard,
J'attends aussi gentilles jouvencelles ;
A notre joie, elles joindront leur part :
Puis, dans Paris, rentrant avec ces belles,
Vous n'aurez pas, je l'espère de regrets
D'avoir ainsi comblé tous nos souhaits...

Voici ce qu'il adresse à un collègue, à Traversier « chef adjoint à la Don Gale des Postes », pour le prier à un dîner champêtre :

De Montmartre l'humble hermite
A la gaieté donnant cours
Pour illustrer sa marmite
Et lui rendre ses beaux jours,
A manger sa soupe invite
Le plus gai des *Troubadours*.
TRAVERSIER, c'est pour dimanche...

Traversier, content qu'on lui demande

Les charmantes gaudriolles
Que tu chantes à ravir...

alléché par ce qu'on lui promet :

En croirons-nous tous deux nos yeux ?
Ma chèvre aux pieds d'une treille
Broute le pampre acéteux...

. . . .

Puis descendant dans la plaine
Qui borde le petit verger,
Tu verras dans ma garenne
Maint lapin se goberger...

Traversier répond :

Avec même empressement
Que gentille jouvencelle
Répète à son jeune amant
Le serment d'être fidèle,
Et prononce un *oui* charmant ;
Je vous dis *oui*, cher confrère...

Au reste, ce bon Traversier tourne le remerciement avec une grâce très particulière :

Honneur à votre hymne charmante,
Troubadour plus joli que moi ?
C'est à bon droit qu'elle m'enchante ;
Mais trop modeste en est l'envoi.

Pour ampliation :

Le Directeur général.

15 juin 1807.

Ces gens-là ne s'ennuyaient pas.

Dans ces assauts, dans ces jeux poétiques, un certain J.-B. Soulacroix, recteur de l'Académie de Nancy, s'il vous plaît ! apparaît comme un éminent mainteneur, — méritant, pour le moins, toutes les violettes, toutes les églantines, tous les soucis du jardin montmartrois,

pour ses couplets au SOLITAIRE DE MONTMARTRE, à l'occasion de cette

INAUGURATION

Fête patronale et ballet champêtre, du 21 septembre 1810, dans l'esplanade circulaire au-dessus du kiosque chinois, illuminé, comme les arbres au pourtour, en guirlandes de verres coloriés (1).

C'est ton jardin qu'a choisi pour asile
La douce paix qui couronne tes vœux :
Dans l'Elysée on vit content, tranquille ;
L'amitié vraie y resserre ses nœuds.

Jadis l'amant de la tendre *Julie*
D'un beau jardin nous traça le tableau ;
Sans le savoir c'était *Philomélie*
Que nous peignit le sensible *Rousseau.*

Comme il le veut, par un art admirable
Que tu prends soin de si bien nous cacher,
Tu réunis l'utile à l'agréable
Et le parterre au fructueux verger.

(1) « Airs : *O Fontenay !...*
Le connais-tu ?
Daigne écouter...
Mon petit cœur...

Le vert lilas, le laurier, l'aubépine,
Au sycomore offrent ici la main ;
Là j'aperçois l'altière balzamine
Se panacher à côté du jasmin.

Là d'un ruisseau l'onde pure et limpide,
En murmurant sur un lit rocailleux,
Invite Eglé, par sa course rapide,
A profiter de ses moments heureux.

Lorsque le temps de sa faux solitaire
Aura coupé la trame de nos jours
Sur ces gazons Daphnis et sa Glycère
Diront souvent en chantant leurs amours :

Là d'Haurimonts vécut en sage austère ;
Là, sa compagne éleva son Eglé :
Toute leur vie ils eurent l'art de plaire,
En pratiquant les lois de l'amitié.

Bons habitans de Montmartre l'antique !
Sur ces coteaux cueillez bouquets fleuris :
Et protégez leur retraite rustique,
Lieux que pour vous Clavel eût embellis.

Muses ! cessez ; il est temps de vous taire,
Et retournez dans le sacré vallon :
Pour dignement chanter le SOLITAIRE,
Il vous faudrait le talent d'Apollon.

Dans le calme de sa Philomélie, Clavel rime éloges, chansons, bouquets, courtes fables, impromptus, — enfin les DÉLICES PHILOSOPHIQUES ET MORAUX *d'un cœur droit et sensible*.

Voici quelques Délices :

Les souvenirs de la folie

Romance (1)

Dans les réduits silencieux
Des bosquets de Philomélie,
Une vague mélancolie
Me retrace des jours heureux :
  C'est dans ces lieux
  Mystérieux
  De paix et d'abondance,
Que se plaisait la jeune *Hortense :*
Beau souvenir est jouissance (*bis*).

Je n'oublirai jamais ce jour
Où, pour vaincre sa résistance,
Sur l'air de plaintive romance
Je modulais en troubadour ;
  Par chant d'amour,
  Elle, à son tour,
  Me fit sa confidence ;
M'embrassant avec complaisance.
Après m'avoir souri d'avance ;
Doux souvenir est jouissance (*bis*).

L'ingrate a trahi ses sermens,
Mes soins assidus, ma constance
Et ravi jusqu'à l'espérance
Au plus fidèle des amans :
  Ah ! sans mourir,
  Puis-je souffrir
  Sa froide indifférence ?
Ses cruels mépris, son offense ?...
Adieu, souvenirs, jouissances !
Mourons, pour oublier *Hortense !* (*bis*).

(1) « Air de Gaubert, avec accompagnement de harpe : *Aimable objet...* »

Oh ! ce *bis*...

Sur le même mode, A BON CHAT BON RAT, un dialogue entre *Va-t-en Voir* et *Persiffline*, n'est pas d'une moins bonne veine :

VA-T-EN VOIR

Ainsi tu veux que ton amant
S'impose un pénible silence :
Et s'interdise, en ta présence,
Les douceurs de l'épanchement ?
Ordre cruel !
Effort mortel !
Quoi ! faut-il, pour te plaire,
Jour et nuit souffrir, et se taire ?
Souffrir nuit et jour, et me taire ?

PERSIFFLINE

Mais pourtant, si, quelque beau jour,
Il me survenait fantaisie
De payer votre frénésie
Par un brûlant *parfait amour ;*
Dans vos transports,
Heureux alors
Et vain, par caractère,
Vous vous en vanteriez, compère ?
Même au risque de me déplaire,
Et jaseriez, loin de vous taire !

Parfois, il est fort excité en son ermitage ; ces vers d'un EPITHALAME ANACRÉONTIQUE, en font foi :

Hommage au sexe ! à ces gentes femelles !
Au fin sourire, au minois séduisant !
Sur tant d'appas, jeunes adolescents,
Lancez, fixez vos ardentes prunelles...

Tendre ou sévère, accortes ou rebelles,
Accueilleront vos procédés galans !
Un bon Français, sans calculer les ans.
Peut, à tout âge, être agréable aux belles.

Et ceux-ci :

MARIE atteint ses dix-sept ans à peine,
A son réveil, c'est la fleur du printemps :
Rose d'amour parfume son haleine :
Il faut l'aimer ; *elle* est dans son bon temps.

— Il faudra bien un jour qu'elle soupire,
Et que, soumise à tes divines lois,
La belle enfin chérisse ton empire ;
Amour ! sois sûr qu'elle aimera pour trois.

Peut-être, en écrivant ceci, pensait-il à quelque jolie et accorte fille de modes, rencontrée à la grille des Tuileries ou au perron du Palais-Royal, — l'heureuse qui lui fit rimer ce quatrain :

LA

MARCHANDE DE NOUVEAUTÉS

1818.

Venez, chalands ! *A la jeune Bâloise*
Faire le choix des plus jolis atours ;
A juste prix, et sans lui chercher noise,
Ni marchander, prenez, payez toujours.

Un Délice encore me sollicite, les Roués de tous les Régimes, dont il m'est impossible de ne pas donner un fragment :

En fait d'amour, soit faiblesse ou système,
Nous sommes tous trompés et trompeurs :
Belle Zélis ! Je te trompai moi-même,
Et je t'aimais (*bis*), juge, hélas de nos cœurs (*bis*).

Te souvient-il de ce jour plein de charmes,
Lorsque brûlant d'obtenir tes faveurs,
A tes genoux je versais tant de larmes ?
C'est mon flacon qui fournissait les pleurs.

Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire,
En impromptu, je fis le jour des Rois ;
Je te ravis ! ! l'éloge est doux à croire :
Eh bien ! ces vers m'avaient servi dix fois.

N'oublions pas cette grande tempête,
Quand, pour fléchir ton amour irrité,
D'un pistolet je menaçai ma tête !
Eh ! bien, d'honneur, il n'était point chargé.

Puis-je citer ce billet de Clarisse
Qui respirait l'indulgence et l'amour ?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice...
Mais le billet s'adressait à Valcour.

Au dernier bal où tu parus en Flore,
Plus que jamais je fus tendre et flatteur ;
Je t'enchantai !... Je voulais plaire à Laure ;
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage :
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage,
Pour suivre Laure et lui donner huit jours.

Ramentevois quand du comte Alexandre,
Sans nul motif je devins si jaloux ;
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre :
Avec Chloé j'avais un rendez-vous...

On peut s'arrêter, je crois, au comte Alexandre...

La catastrophe était proche, hélas ! qui devait si profondément troubler l'heureux Montmartrois.

Ce matin de mars, il était sorti faire sa promenade habituelle, et, malgré les alarmantes nouvelles des jours précédents, il était rentré, presque rassuré par les précautions prises. Des Parisiens, gens du peuple et bourgeois, erraient, cherchant des armes pour s'embusquer et faire le coup de feu ; d'Ornano bivouaquait à La Chapelle avec ses cuirassiers, Joseph s'installait au Château-Rouge avec ses dragons et quelques Marie-Louise, Moncey se retranchait en avant de Clichy ; il y avait sept pièces de canon au Moulin de la Lancette et deux au Moulin Neuf, — il les avait vu monter après mille peines, traînées par des chevaux de cabriolet réquisitionnés en hâte, — et près

d'elles veillaient un détachement de Sapeurs-Pompiers et de Gardes-Nationaux. Puis, entre la Butte et les Russes, il y avait Marmont, le terrible maréchal. Et on disait l'Empereur à La Villette... Le soir, le cadavre de Debray pendait, par quartiers, aux ailes de son moulin et Paris était à la merci des Alliés.

Et la *Philomélie* de l'Ermite gypseux ?... Las !...

Nous fûmes inondés de cosaques du Don
Qui dévastèrent tout, vergers, enclos, maison.
Tout par eux envahi, des greniers jusqu'aux caves
Signala les bourreaux des héros scandinaves,
Que le czar *Nicolas* au mépris des traités,
Enchaîne en Sibérie.....

. . . .

Deux fois mon domicile est par eux empesté,
Meubles, fourrages, grains, ils n'ont rien respecté.
Charriots, harnais, bidets, outils de jardinage,
Chèvres, pigeons, lapins, instrumens de ménage,
Linges, couchers, vaisselle, ils ont tout emporté :
Féroces sangliers élancés de leurs bauges,
Soixante-dix Anglais, joints à ces Allobroges ;
Leurs femmes, leurs enfants de vermine chargés
Sous de sales haillons et de hideuses toges,
De tous mes bâtiments encombrant les planchers :
Ils avaient bu mes vins, ils brûlent mes futailles,
Font une rude chasse au reste des volailles ;
Démolissant à fond de l'âtre les murailles
Pour chercher des trésors qu'ils supposent cachés ;
Tant d'avide fureur ils sont tous entachés !

. . . .

Palissades, clôture, arbres, bassins, poissons ;
Fruits de mille acabits et de toutes saisons ;
Vignobles, plants et fleurs d'un immense parterre ;
Végétaux étrangers, nobles tiges de serre ;
Cloisons. portes, lambris, complet orgue à six jeux ;
Kiosque, salle à danser, bancs de gazons moëlleux ;
Riches greffes de choix de tout genre et tout âge ,
Rien ne put échapper au général ravage...

Et pendant qu'il était

Occupé de remettre en état des tuyaux
Qu'avaient oblitérés les pas de leurs chevaux ;
Je m'entendis nommer par ma fille adoptive,
Haletante, éperdue et dont la voix plaintive
A grand'peine pouvait parvenir jusqu'à moi.
Je tressaillis alors et d'un mortel effroi :
— Est-ce toi ? m'écriai-je, ô ma bonne Henriette !
— Mon père, loin de vous j'étais trop inquiète...
— Ah ! fuis loin de ces lieux encombrés de brigands
Qui se respectent rien.....

Elle ne veut pas :

— N'importe, me dit-elle, et vous allez me suivre ;
Sans vous, maman et moi, nous ne saurions plus
[vivre,
Ne vous obstinez point à des soins superflus :
Partons, et sur-le-champ. Je ne vous quitte plus.

C'est ici que le drame se corse :

Elle dit, et son bras vers la maison m'entraîne,
J'entre sous les tilleuls : là respirant à peine,
Je sens renouveler mon chagrin, mes douleurs,
Sur un *Rhododendrum*, gloire de mes labeurs,
J'aperçois un *Saxon* brisant un sycomore
Superbe, encor chargé des brillants dons de Flore ;
Le bourreau s'escrimait à le réduire en brins,
A l'aide d'un pavé ; ses efforts étaient vains,

Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque !
Là-dessus, l'œil en feu, le délégué du Parque,
Dirige obliquement vers moi son lourd pavé,
Miraculeusement par ma tête esquivé,
Non sans l'avoir senti me frôler une épaule.
Et me couper, tout court, la voix et la parole...
Ma fille ayant poussé le coude brandillant,
Avait neutralisé le coup du malveillant...
Sortir, fermer la porte, et franchissant la Butte,
Me tirer du péril en moins d'une minute :
Son courage viril, sa présence d'esprit,
Me sauvant de la mort, d'un grand deuil l'affranchit.

Et il en a assez :

— Dès lors cinq mois en çà, du tout les laissant
[maîtres,
Je ne m'approchai plus de ces dangereux traîtres ;
Et sur mes bâtimens abandonnant mes droits,
Je n'allai plus chercher d'asile sous leurs toits.

Tout en dégringolant la Butte, il ruminait sa vengeance ; Buonaparte devait lui payer cher sa suée, ses transes et sa frousse.

Tandis que l'empereur Alexandre passe sa revue fameuse, devant le Garde-Meuble, — sur la même jument blanche que Napoléon lui avait envoyée à Pétersbourg par le duc de Vicence, — défilé auquel assistent les belles éhontées à califourchon sur les chevaux des officiers galants, ou,

plus crânement encore, en croupe d'un cosaque rouge, comme M[me] de Périgord, la bonne Henriette, l'Henriette salvatrice, remet à l'autocrate, qui les accepte, dix couplets expressément composés pour lui par l'ermite.

Puissant Empereur des Russies
Par qui nos peines adoucies
Pour toi, par un tendre retour,
Se changent en transport d'amour
Nos cœurs, ivres de ta mémoire,
Chanteront ta triple victoire.

. . . .

Par toi livré au fer vengeur,
Nous redoutions un fer vainqueur...
Mais le bon, le grand *Alexandre*
De ta rage a su nous défendre...
Oh ! grand merci, *Napoléon !*
A quelque chose tu fus bon...

Et voilà toujours, — en attendant le RETOUR DE L'ILE D'ELBE, où il est de plus en plus dur pour Napoléon, et le TYRTÉ FRANÇAIS, *ronde militaire.*

Sur pinques et tartanes
Ses vautours frémissants
Ont vomi près de Cannes
Un ramas de brigands ;
Pour ressaisir l'empire
Par d'atroces forfaits.

Il croit dans son délire
Entraîner les Français !
Fièrement sous les lys.
Attends-le, O ! Louis...

Mais ce dernier qui n'a qu'une demi-confiance, n'attendra pas ; il dégringolera à son tour et se sauvera devant le petit Corse.

Et la *Philomélie* ? L'ermite la vend et on en tire du plâtre. Nous aurons alors les DERNIERS ADIEUX ET REGRETS :

Montmartre ! ô mon cher asile
De loisirs, d'actifs repos !
Séjour agreste et tranquille
Qu'embellirent mes travaux !
Tu vis couler de ma vie
Les plus heureux ans en paix :
    Malgré les traits
De la haine ou de l'envie,
    Jamais, jamais
Je ne t'oublirai jamais.

Puits ! miracles romantiques,
Belvéders, essaims d'oiseaux
Qui, par vos concerts magiques,
Enchantiez mes verts coteaux ;
    Riante Philomélie !
Fleurs, emblêmes des amours !
    Toujours, toujours,
Echos d'aimable folie,
Tableaux vrais de mes beaux jours !
    Toujours, toujours,
Je vous pleurerai toujours.

Toujours, toujours,
O tendre mélancolie
Je te chérirai toujours...

Et enfin ceci, d'où il semble que le ridicule soit absent :

J'irai te voir encore, ô colline chérie !
Des *soupirs* au *sentier* foulant l'herbe fleurie ;
De la superbe haie admirant la fraicheur,
Sa taille gigantesque et sa verte épaisseur ;
Le ruisselet coulant limpide, et sa fontaine
Qu'avec tant de plaisir je creusai, non sans peine ;
Massifs de hauts lilas ! genêts ! beaux romarins !
Près de qui je passai mes jours les plus sereins ;
J'irai vous embrasser à mon prochain voyage,
Terminant à plaisir mon long pélerinage,
Confondant à vos pieds ma joie et mes douleurs,
Je rendrai tendre hommage à la rose, à ses sœurs,
En baisant leur calice inondé de mes pleurs !



III.

APRÈS LE HOUSPILLEMENT



Tant de si diverses et profondes émotions ne fatigueront pas ce barde, qui a l'énergie d'un prophète. Jusqu'à sa mort, du nº 12 de la rue du Bouloy où il s'est réfugié, il lancera à la tête de ses contemporains, pièces par pièces, ses terribles

ANALECTES

rêveries de l'hermite expulsé des grottes solitaires de Montmartre, par les *saints-alliés* des Bourbons rentrés à Paris, en 1814 et 1815 ; rappelés par de nobles traîtres, complices d'émigrés sanguinaires, dévorateurs du budget et des milliards promis aux défenseurs de la liberté.

Consacrées comme les précédentes à concourir au soulagement des Polonais expatriés et persécutés par les méticuleux soutiens du despotisme oppresseur de l'Humanité, sous la verge sanglante de l'atroce usurpateur Nicolas.

D'abord, une PRIÈRE AU ROI :

Grand Roi Louis-Philippe, ami des bons Français,
Vois comme ils ont trahi les héros Polonais !

Il lui conseille de se méfier des diplomates :

L'éternel Metternich d'un œil louche et calorgne
A nous espionner, le jour, la nuit s'éborgne...

les ministres sont vendus :

Qu'on arrache le fisc à tous ces Allobroges !

et qu'on parte en guerre ; voilà le remède :

Ramentevois comment nos *soldats de fayence*
Répondaient aux défis des soudards de Mayence.
Que peux-tu redouter ? N'as-tu pas tes guerriers
Brûlant de revoler à de nouveaux lauriers ?
Pourquoi les empêcher de cueillir à leur tour
Des palmes qu'ils joindraient aux roses de l'Amour ?

Et il lui en dira bien d'autres, à ce pauvre Louis-Philippe ; dans sa dernière grande œuvre, les HÉRALDIQUES DE LA CHARTE-VANITÉ, *rimailleure politico-morale en quatre cris...*

Puis il jette un coup d'œil sur son œuvre :

Quand l'on a travaillé, l'on ne doit craindre rien.
Dès l'abord, je t'ai dit que l'amère critique
Monterait à cheval sur son bidet *classique,*
Sur ta houppe braquant son œil de basilic

Pour dénoncer mon œuvre au goût fin du public
Voyez, dit-elle, encore un style *romantique*...
Oui, sans doute c'en est ; c'en est et je m'en pique :
J'aime le naturel, dût un tel *vertigo*.
Me rapprocher un peu de ce *Victor Hugo*,
Qu'on force de plaider pour empêcher sa muse
D'intituler son drame ainsi : *Le Roi s'amuse*...

et, très satisfait, il rime une certaine PALINODIE que diligentement, il porte à Béranger en sa retraite de Passy.

Lise flaira-t-elle l'importun, ou le poète n'était-il véritablement pas chez lui ?... Clavel laisse ses vers ; l'auteur du CHANT DU COSAQUE l'en remercie par une curieuse lettre que l'ermite publiera :

Réponse

DE

M. DE BÉRANGER

à la Palinodie.

« Monsieur,

» Je regrette extrêmement de ne m'être pas trouvé chez moi, à Passy, quand vous avez pris la peine d'y venir m'apporter vos poésies ; je

connaissais déjà les vers du petit cahier ; et, comme vous le dites dans votre *Palinodie*, je les ai reçus lorsque vous avez eu la bonté de me les envoyer. Je vous en aurais accusé réception avec mes sincères remercîments ; mais, si j'ai bonne mémoire, rien ne pouvait alors m'indiquer précisément votre adresse. Il est rare que je laisse une lettre sans réponse, et la vôtre, Monsieur, devait trop attirer mon attention pour ne pas m'empresser de remplir ce devoir. En effet, il est si rare de rencontrer un homme de votre âge fidèle aux principes de sa jeunesse, quand ces principes ont été ceux de l'indépendance du pays et du bonheur de l'humanité que je suis fâché d'avoir tant tardé à vous en féliciter. Je dois vous féliciter aussi, Monsieur, de tout ce que votre esprit a conservé de verdeur et de sève, ainsi que l'atteste votre dernière épître. Le silence que vous cherchiez à expliquer dans les premiers vers que vous m'avez bien voulu consacrer, je viens de le rompre pour la der-

fois. Mes chansons nouvelles ne plairont pas à tout le monde, et j'ai dû m'attendre au mécontentement du juste milieu en faisant acte de conscience et en restant, comme vous, Monsieur, fidèle à mes principes.

» Si une indisposition assez grave ne me retenait à Passy, j'irais vous prier d'accepter mon dernier volume.

» En attendant que je puisse avoir cet honneur, recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon respect et de ma plus parfaite considération.

» Votre très humble serviteur,

» BÉRANGER.

» Passy, 1er février 1833.

Puis, ce sont les brumes, l'inintelligible, — et la nuit.

Clavel avait écrit dans ses ADIEUX à Montmartre :

. . . .
Loin de toi le sort m'agraffe...
    Hélas ! Hélas !
Quand j'aurai franchi le pas,
Je ne t'habiterai pas...

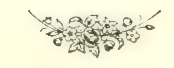
Il se trompait. Il a son coin de terre montmartroise dans ce même cimetière où dorment, même dans la fosse commune, tant de gloires ! Et, au haut de la pierre qui marque sa place, les deux volumes de ses poésies complètes, sont figurés...

Voilà l'ancêtre.

Un autre avait rêvé, lui aussi, d'habiter la Butte, un autre qui eût été tout à fait le père des délicats et fins chanteurs. Il s'était arrêté à la même barrière, tenté par les jardins, le calme et le silence. Il aurait voulu sa maison, parmi les pampres fous de la dernière vigne, — une modeste maison de poète tragique, une petite villa, avec un impluvium et une cella... La même ondée rafraîchissait les giroflées, les lierres du vieux Saint-Pierre et les bois profonds du Valois, sa petite patrie qu'il chérissait tant... Cela l'eût sauvé peut-être

de l'égout de la rue de la Vieille-Lanterne... Mais voilà, il n'avait pas eu, à l'heure du désir, la poignée d'or nécessaire...

Pauvre Nerval !





INDEX

des Poésies

POÉSIES MONTMARTROISES

APRÈS LE HOUSPILLEMENT



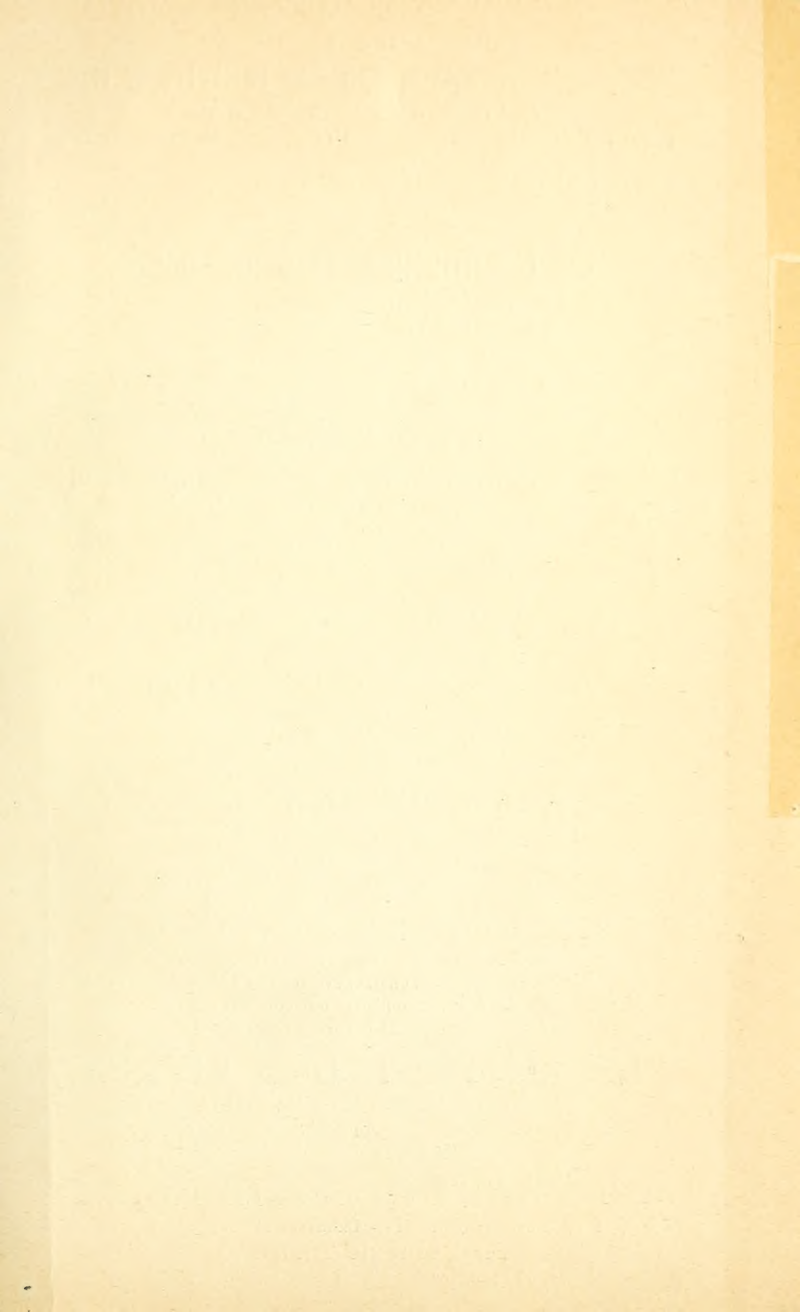


Achevé d'imprimer
Le onze Décembre mil neuf cent un
PAR
FRÉDÉRIC EMPAYTAZ
A VENDOME









Collection du Bibliophile Parisien

OUVRAGES PARUS :

Bibliographie raisonnée de l'Argot et de la Langue Verte

en France du XVe au XXe siècle

par **R. YVE-PLESSIS** Préface de **Gaston Esnault**

Illustré de 8 planches hors texte.

1 vol. in-18, tiré à 275 exemplaires numérotés et signés

10 ex. jap. imp. de Tokio (A à J). **20 fr.** | 10 ex. hol. Van Gelder Zonen (P à Y) *épuisés*
5 ex. chine . . . . *épuisés* | 250 ex. sur alfa vergé. . . (1 à 250). **7.50**

Les Mystifications de Caillot-Duval

par **LOREDAN LARCHEY**

1 vol. in-18, tiré à 375 exemplaires numérotés et signés

350 exemplaires	sur bel alfa vergé	(1 à 350)	. . .	**4 fr.**
10	— sur hol. de Van Gelder Zonen . .	(P à Y)	. . .	**6 »**
5	— sur chine	(K à O)	. . .	*épuisés*
10	— sur japon impérial	(A à J)	. . .	*épuisés*

BOUQUINIANA

Notes et Notules d'un Bibliologue par **B.-H. GAUSSERON**

1 vol. in-18, tiré à 375 exemplaires numérotés et signés

350 exemplaires	sur bel alfa vergé	(1 à 350)	. . .	**4 fr.**
10	— sur hol. de Van Gelder Zonen . .	(P à Y)	. . .	*épuisés*
5	— sur chine	(K à O)	. . .	*épuisés*
10	— sur japon impérial	(A à J)	. . .	**10 fr.**

LA SEINE et les QUAIS

Promenades d'un bibliophile

par **Gabriel HANOTAUX** (de l'Académie Française)

avec eau-forte inédite par **A. ROBIDA**

1 vol. in-18, tiré à 375 exemplaires, numérotés et signés . . . . . **5 fr.**

Tous les exemplaires de luxe sont souscrits

Le Requiem des Gens de Lettres

Comment meurent ceux qui vivent du livre

par **Firmin MAILLARD**

1 vol. in-18, tiré à 375 exemplaires numérotés et signés. . **4 fr.**

Les Bourbons bibliophiles

Rois et princes — Reines et princesses

par **Eugène ASSE** Avant-propos par **Georges Vicaire**

1 vol. in-18, tiré à 375 exemplaires numérotés et signés . **4 fr.**

Tous les exemplaires de luxe ont été souscrits

LE RESPECT DES LIVRES

MEMENTO DU BIBLIOPHILE

par **R. YVE-PLESSIS** *Avec un frontispice en couleur*

Un volume in-8°, orné de 2 dessins hors texte

MONTMARTRE et ses CHANSONS

Poètes et Chansonniers - Cabarets et Théâtricules

par **Léon de BERCY**

Un volume in-8°, orné de 5 planches hors texte

PQ
1988
H35Z66

Josz, Virgile
Clavel d'Haurimonts

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

